

pereur Napoléon III, dont le règne devait, cette année-là, finir si misérablement à Sedan, accordait une médaille d'or de cinquante francs à chaque lycée de l'état, pour l'élève le plus méritant par ses progrès et le plus digne par sa conduite. Bien que Mystigo n'eût fait en général, que de faibles progrès et qu'il n'eût réellement à son crédit que les deux matières pour lesquelles il venait déjà de recevoir deux prix incomparables, le corps des professeurs et le préfet des études, sur la proposition du proviseur du lycée, vota unanimement en soixante-dix, l'octroi de la dite médaille, en faveur de Mystigo, d'abord pour sa discipline exemplaire au lycée et ensuite et surtout, pour sa valeureuse action, lors de l'incendie de la place du palais de Justice. La distribution des prix faite, arriva celle des médailles. Le recteur d'académie, représentant du ministre de l'instruction publique, alors président d'honneur de la distribution des prix, fut prié par le proviseur du lycée, président officiel, de remettre la médaille impériale à Mystigo. Après une brillante allocution du recteur d'académie sur les avantages civilisateurs, moraux et matériels de l'étude ; après avoir montré les conséquences heureuses du développement de toutes les facultés tant physiques qu'intellectuelles, le préfet des études alla chercher Mystigo sur son banc et le présenta au recteur.

Celui-ci le fit placer au devant de l'estrade, faisant face aux douze cents personnes présentes et lui dit : "M. Jules César Mouton, vous ne vous êtes distingué qu'en deux branches, c'est vrai, mais ces deux branches, vous les avez épuisées ; vous n'avez pas encore terminé vos études et déjà vous avez prouvé la vérité de mes paroles de tout à l'heure sur les heureux résultats de la culture de toutes les aptitudes. L'une de ces aptitudes, en effet, développée par votre bonne volonté, aussi ferme que votre énergie n'est indomptable, vous a poussé au sublime et a fait de vous, à l'âge où les autres commencent à peine à se faire remarquer, un jeune homme renommé, car, trois fois déjà, vous avez bravé la mort pour lui arracher la vie de votre prochain. Quelques-uns de vos condisciples, ici présents, ont plus brillé que vous dans l'universalité des études, mais si vous n'avez pas réalisé les mêmes progrès qu'eux, vous avez, du moins, atteint à peu près le plus haut degré de perfection auquel puisse arriver le travail des facultés que Dieu a mises en vous. Aussi, sommes-nous certains de ne point faire d'injustice à messieurs vos concurrents en vous décernant cette année, la récompense de l'application et de la bonne conduite. En conséquence, au nom de Sa

Majesté l'empereur Napoléon III, j'ai l'honneur d'attacher à votre tunique la médaille des travailleurs et des hommes de cœur. Mystigo s'inclina et un tonnerre d'applaudissements retentit. Ces acclamations prouvèrent que si, du moins, il y avait quelques jaloux parmi les élèves, tous comprenaient que Mystigo, par son désintéressement, sa bravoure et même par ses efforts malheureux en certaines branches, méritait bien le crachat, ainsi que les élèves appelaient la médaille impériale. Ce ne fut pas tout. Le conseil municipal de Vesoul, voulant rendre hommage à la bravoure de cet enfant, avait, au nom des citoyens de la ville, voté à son tour, une médaille d'or d'une valeur de cent francs à Mystigo, et ce fut le préfet qui fut député à cette mission de reconnaissance pour la remise de la médaille. Le gouverneur du département, M. Dieu (tel était son nom), était assis au centre de l'estrade d'honneur. Il se leva au milieu du silence solennel et prononça ces paroles : "Messdames et messieurs, vous avez tous été témoins ou à peu près, du sauvetage héroïque opéré par M. Jules César Mouton ; vous l'avez vu, après une série d'efforts, on peut dire surhumains, accomplir l'acte le plus audacieux, le plus énergique le plus habile peut-être que puisse présenter l'art gymnastique. A près de soixante pieds d'élévation, quitter un chéneau, tombant en ruines, exécuter un demi tour dans le vide et s'accrocher ensuite à un autre morceau de fer blanc, à plus de trois pieds en arrière, avec un enfant sur le dos, est pour un jeune homme de dix-sept ans, le plus terrible saut périlleux que puisse rêver la témérité humaine ; de l'aveu de tous les gymnastes de notre ville, et nous en avons d'excellents, il n'y a peut-être pas un homme de métier sur mille, qui arriverait heureusement à ce résultat ; on va voir dans les cirques, des équilibristes qui, certainement, n'exécutent pas des sauts aussi prodigieux et aussi émouvants. Certes, mesdames et messieurs, un pareil fait restera consigné dans les annales de notre ville. Ah ! que ne pouvons nous compter nombre de héros semblables à ce jeune homme si désintéressé ! que ne surgit-il des dévouements comme celui de ce simple collègien ! ces dévouements sont la véritable fraternité. Oui, voilà les véritables amis de l'humanité ; la vraie fraternité, en effet, est celle de l'abnégation, du désintéressement, à l'égard de son frère ; ces deux qualités constituent l'homme de cœur, et l'homme de cœur est le seul vrai grand homme.

Le génie, le talent ne sont pas dévolus à tous ; le petit nombre seul les possède, car ils viennent d'en haut ; aussi, n'est-ce pas eux qui font la vraie grandeur ; ils peuvent procurer la gloire, la fortune, mais la grandeur vient du devoir accompli et du sacrifice ; pourquoi ? parce que ces qualités qui se résument dans ce mot : vertu, sont notre acte personnel, le fait de notre bonne volonté et la bonne volonté seule fait l'homme, le chrétien. Le moment est solennel, vous le savez, mesdames et messieurs, l'heure vient de sonner où notre chère France aura besoin d'enfants dévoués, de ces hommes de sacrifice prêts à donner leur vie pour la patrie comme pour leurs semblables ; que ne pouvez-vous voler, vous, brave et noble jeune homme, à la défense de votre pays ; nul doute que cette campagne qui sera longue et pénible, vous couvrirait de lauriers. Cependant, si la France appelle à son secours son digne fils, Jules César Mouton, trois actes éclatants de dévouement m'en

FACILE COMME TOUT



Le premier attrapeur de chien à son collègue. — Pourquoi peur ? Tout ce que tu as à faire, c'est de lui passer le collier dans le cou.

sont une garantie, il ne tombera au champ d'honneur qu'après l'avoir glorieusement défendu. En attendant les récompenses que peut-être la patrie vous réserve, moi, préfet du département, je suis heureux de déposer sur votre poitrine la médaille que la reconnaissance de la ville a fait frapper en votre honneur." Cette fois, les acclamations furent un véritable délire. Par une attention délicate du général, la musique du régiment des cuirassiers en garnison à Vesoul, était de service dans la cour du lycée. C'est ce même régiment, le neuvième cuirassiers qui, le 6 août suivant, devait, ainsi que le huitième de la même armée, se sacrifier à Reischaffen, pour sauver les débris de l'armée de Mac Mahon. Au moment où le préfet attachait la médaille de la ville sur la poitrine de Mystigo, la musique fit entendre l'air national de l'empire : "Partant pour la Syrie."

On le voit, ce n'était plus simplement une ovation que l'on faisait à Mystigo : c'était une véritable apothéose. Véritablement troublé, le cher petit bonhomme ne savait trop quelle contenance tenir : il se courba cependant avec assez d'aisance devant le premier magistrat du département et reçut sans trop de timidité la poignée de main que celui-ci lui présenta. Pendant que la fanfare des cuirassiers, entamait la fantaisie du "Chemin de fer" morceau d'une harmonie imitative très originale que nous aimerions à entendre jouer au parc Salmur, Mystigo défila devant l'aristocratie de la ville, alors présente sur les fauteuils de l'estrade d'honneur ; là, chacun des messieurs et des dames lui pressa la main en lui disant un mot aimable, auquel Mystigo répondait en rougissant un peu plus fort, à chaque compliment. Le maire et sa dame l'embrassèrent au nom de leurs administrés et madame la mairesse lui posa alors sur la tête une couronne de feuilles de lauriers en or, son cadeau personnel, d'une valeur de deux cents francs ; enfin, le proviseur du lycée, Mr Lalande, le pressa sur son cœur en l'appelant son fils.

Bref, ce jour-là, Jules César Mouton dit Mystigo, épuisa les honneurs que n'aurait jamais osé rêver sa modeste petite personne et son père présent se sentit épris d'orgueil lorsque son fils descendit de l'estrade, couronné en tête, pour venir lui donner l'accolade. En sortant du lycée, la poitrine constellée de deux médailles, Mystigo respira longuement et dit à ses camarades : Enfin ! n, i, ni, c'est fini ! vrai, ce n'est pas trop tôt ; je commençais à en avoir par dessus la margoulette, de tous ces triomphes à la romaine ! Pendant qu'il y était, que ne m'ont-ils monté au capitole, j'aurais vu Rome au moins. Ce jour-là, Mystigo dîna chez le maire, en compagnie de ses professeurs, sans oublier celui de gymnastique, de son père et de la magistrature du département. Là, encore, Mystigo fut quelque peu tirillé par sa timidité et en sortant de ce festin à la Lucullus, il avoua à l'auteur de ses jours qu'il avait moins bien diné qu'au collège un vendredi, alors qu'on ne mangeait que des fayolles (*haricots*), suivant l'argot collégien.

ANTIDE.

(A suivre).

De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

MAUVAISE DÉCOUVERTE



Le tramp à un professeur d'histoire naturelle. — Avez-vous perdu quelque chose ?

Le professeur. — Je viens d'apercevoir un reptile étrange, il y a un instant.

Le tramp, qui retire d'une attaque de délire. — J'espère que vous n'allez pas le retrouver, celui-là.